

NOTES DE VOYAGE
D'UN COSMOPOLONAIS

DU MÊME AUTEUR

En guerre et en paix, Les Éditions Noir sur Blanc, 1991.

ANDRZEJ BOBKOWSKI

NOTES DE VOYAGE
D'UN COSMOPOLONAIS

Traduit du polonais par Laurence Dyèvre

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Z dziennika podróży*

© Henryk Boukołowski
© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne
pour la traduction française

ISBN : 978-288250-368-8

Le printemps à Paris

Lundi

On en sentait l'arrivée samedi. Comme ce moment où le bouchon d'une bouteille de champagne monte, lentement mais sûrement, résiste et tout à coup, hop ! le printemps est là !

Les arbres de mon boulevard, avant-hier noirs et nets, au point qu'on les aurait dits tracés au fusain sur le ciel sale, aujourd'hui sont tout verts. Les feuilles des marronniers, déjà grandes, sont encore fripées et chiffonnées. De par leur taille adulte elles étouffaient dans leurs bourgeons. Chaque feuille est maintenant une capuche de soie verte qu'une main gracieuse a tirée d'un sac en prévision de la pluie. Un film documentaire sur la nature qui montre en quinze secondes tout le processus de la croissance et du développement. Le temps est frais et nuageux, mais l'atmosphère a changé. La pluie ne sera plus la pluie d'hiver, très organisée ; elle tombera de façon désordonnée, anarchique. Comme ça, juste pour le plaisir.

À Paris, le lundi n'est pas une vraie journée. Ce n'est ni un jour férié ni un jour de semaine. C'est une journée d'ennui, en particulier le matin. Chaque *quartier*^{*1}, chaque rue n'est plus qu'une petite bourgade de province à des lieues de la capitale.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Il n'y a pas de journaux, les magasins et les ateliers sont fermés, impossible de faire le moindre achat ; les rues sont désertes et il faut attendre midi pour voir naître à certains endroits une animation semi-dominicale : les premières séances dans les cinémas, les matinées des théâtres et les quotidiens du soir. À Paris, le lundi est toujours léthargique et insipide.

J'attends le métro. Bien qu'il n'y ait plus qu'une seule classe et un tarif unique, les voitures rouges aux sièges rembourrés de première classe demeurent placées au milieu des rames. Les gens habitués à y monter continuent d'y monter ; les autres ne s'y précipitent pas. Comme ces voitures sont néanmoins une offense au sens de l'égalité des Français, elles vont être transformées en classe ordinaire. Le sujet a fait couler beaucoup d'encre ! Et comment ! *C'est un problème**. Il y a deux types de démocratie : la démocratie qui souhaiterait que toutes les voitures soient confortables et celle qui pense que c'est une conquête du peuple de transformer les sièges rembourrés en sièges durs. La démocratie française appartient au second. Souvent, la vengeance sociale pour offense à l'idéal d'égalité, improductive et coûteuse, était l'unique signe des mutations et des réformes. On s'en contentait. On l'associait à la rigueur à des changements de nom des institutions et des administrations. Aujourd'hui, la France paie le changement effectif de ses formes sans contenu, sans doute plus cher que n'importe quel autre pays. Elle aimerait une fois de plus y échapper en usant du charme qui est le sien ; elle voudrait créer une synthèse neuve à partir de vieux morceaux et colmater les interstices avec sa séduisante *continuité**, or elle se trouve de plus en plus acculée. L'époque se montre particulièrement impitoyable envers elle, car la coquetterie et le *maquillage** n'y sont pas de mise. L'époque exige tout. Avec son « ou bien... ou bien... », la France s'agite et s'épuise. Elle court de porte en porte, frappe un coup à chacune puis se sauve sans attendre qu'on lui ouvre et se remet à arpenter la salle d'attente à pas nerveux. Comme beaucoup d'autres, elle non plus ne parvient pas à trouver la paix ni sa place dans le monde. On la surprend sans arrêt à se poudrer le nez, à se contempler dans un miroir et à se persuader qu'elle s'est malgré tout empâtée. Or, comme toutes les femmes de son âge, elle y est très sensible...

« Les Français sont les plus grands conservateurs du monde. Le capitalisme perdure au fond de leur âme sous sa forme la plus pure, la plus scolaire », me disait le Londonien Gerald F. l'an dernier après des vacances en France. Il avait perçu leur nature au milieu des champs, des maisons, des jardins et des *propriétés** de la région de Provins. « Les Anglais sont d'un conservatisme ! » m'a dit récemment Jacques V. au retour d'un mois en Angleterre. Il n'a vu que les formes extérieures.

Dans le métro, une mère sort deux bananes de son sac. Elle en tend une à son enfant et épluche l'autre pour elle-même. UNE BANANE ! Les bonnes femmes assises à côté prennent un air officiellement outré. « *Elle lui mange sa ration !* sifflent ces vipères envieuses entre leurs dents. *Voyez-vous ça ! Pauvre gosse* !* » Elles le disent assez fort pour que la mère « indigne » les entende. La vue des bananes leur fait monter une salive venimeuse à la bouche. Elles se moquent bien de l'enfant. Leur jalousie et leur envie ont une vraie couleur jaune, une véritable odeur, forte et distincte ; achevées, superbes, elles les maintiennent en vie. Je regrette de ne pas avoir de bananes ! Je les mangerais au nez et à la barbe de ces justicières doucereuses, sans discrétion, avec des bruits de mastication et des claquements de langue, puis dans une prière sincère et fervente, je demanderais à Dieu de leur casser une jambe en les faisant glisser sur une peau de banane. Leur indignation, après un trajet assez long, est descendue à « Bastille ». Cela lui a donné du poids.

On a l'impression que ce n'est pas tant « faire du neuf » qui plonge la France dans cette torpeur fébrile et cette passivité agitée, mais « reprendre et partager l'ancien » pour la énième fois. Que reste-t-il donc de l'« ancien » ? Hormis la vengeance sociale, probablement plus grand-chose. On se venge de tout, même de ces bananes.

Mardi

Pendant la nuit, il a plu. Ce matin, le soleil brille. Temps lourd et brumeux. Je vais travailler à vélo. Paris embaume. Il flotte dans toute la ville une odeur tiède et humide semblable à celle qui s'échappe d'une serre qu'on ouvre brusquement. Les marronniers sont pris de folie, les grands arbres bordant la Seine se décontractent dans la légère brume verdoyante

de leurs feuilles fragiles. Après ce matin unique, les choses ne changeront plus guère. C'est la seule matinée de pur printemps.

La rue de Rivoli est encombrée, noire de monde. C'est la zone frontalière des halles parisiennes. Envahie de voitures, de camions, de tracteurs, de remorques, de charrettes et de chariots, tous chargés de choux-fleurs, de cageots, de dattes, de salades, de montagnes vertes d'épinards. L'odeur des gaz d'échappement se mêle à la senteur puissante des poireaux, ce légume-goupillon. Je ne suis qu'une particule de la rue filant avec elle. Fantastique slalom entre les portes mobiles formées par les véhicules qui se déplacent à chaque seconde. Après la rue du Louvre, le tohu-bohu cesse et, à la hauteur de la rue Royale, un policier détache paisiblement la laisse de nouvelles meutes de machines à intervalles réguliers. Elles se dispersent dans le désordre sur la place de la Concorde, à la poursuite du temps qu'elles ont perdu au croisement. L'étendue plane embrumée des Champs-Élysées monte en douceur jusqu'au pied de l'Arc de triomphe. Des centaines de voitures. D'en bas, on ne les distingue pas ; on les devine seulement au scintillement de leurs chromes et de leurs pare-brise. On pourrait croire que là-haut, dans la lointaine obscurité enfumée, des milliers de gens s'amuse avec des miroirs de poche. Avenue de Marigny, un policier stoppe la circulation. L'instant d'après, dans un nuage de gaz émis par quatre motos, déboule la voiture du président. Un monsieur chaussé de grosses lunettes, rondouillard, petit, un peu chauve. Il ressemble beaucoup à mon *épicier**, sauf qu'il est assurément moins important et ne tutoie pas tout le monde. Son pouvoir est plus restreint que la réelle puissance des présidents en blouse grise. Ce sont eux qui dirigent la France, ce n'est pas ce monsieur souriant dans sa limousine noire. Dans ce pays, les seuls mots qui comptent vraiment sont ceux des épiciers : vin, sucre, huile, pâtes, confitures.

Quarante-deux « *ça va* ?* » retentissent chaque matin à notre arrivée à l'atelier. Nous sommes six, plus le patron. Lui n'articule pas ses « *ça va ?* », il les marmonne entre ses lèvres baveuses. Sa lèvre inférieure est déformée à droite par sa pipe, qu'il a toujours au bec. Il doit être né avec. Aujourd'hui, comme tous les mardis, il a changé le pansement de sa bouffarde :

un nouveau ruban d'isolation en entoure le tuyau. Grâce à ce moyen, la pipe ne tombe pas de ses gencives édentées et il peut à son aise lâcher ses jurons et râler contre la terre entière.

Avec l'éclosion des premiers bourgeons, le travail s'est intensifié, la saison commence, avec les commandes de bicyclettes neuves et la remise en état des vieux vélos que nous amènent des jeunes filles pimpantes et des garçons dégingandés qui habitent dans la zone bourgeoise protégée à la lisière du bois de Boulogne. Maurice a replié son *Humanité* avec soin et son chalumeau à acétylène grésille sec. Louis est socialiste, mais depuis son expropriation du jardin potager qu'il avait créé sur une pelouse du bois de Vincennes, il a viré plus à gauche. Blum a des problèmes avec les gens comme lui. Le pronom « ils* », dont il englobe tout ce qui va mal au gouvernement, résonne avec plus de dureté entre ses soupirs de regret à la pensée des radis et des salades à semer MAINTENANT... Le jeune René s'est fait faire une permanente samedi et il se pavane fièrement avec ses ondulations. Comme beaucoup de jeunes, il estime, en plaisantant à moitié, que *le parti du salut personnel** est le meilleur de tous les partis.

Le patron a réalisé pour cette saison plusieurs modèles spéciaux, de vrais petits bijoux, et il se plaint. Nos concurrents, ce ne sont pas les grandes usines qui fabriquent des « articles métalliques » en série (dans notre jargon, on appelle leurs vélos des « boîtes de conserve »), mais les petits ateliers comme le nôtre. Ici, chaque cadre est unique, constitué des meilleurs tubes, soudés un à un. Malgré des prix élevés, les commandes affluent. Néanmoins, la petite et moyenne industrie, qui privilégie la qualité par rapport à la quantité et qui constituait la vraie richesse de la France, croule à présent sous les impôts, les charges, les réglementations et les oukases. Elle coule et se débat dans la souveraineté non planifiée de l'économie planifiée, pratiquée « au jugé » par des francs-tireurs de la *Résistance** – à coup sûr des résistants de la dernière heure. Le patron et ses semblables, grands ou petits, se ratatinent : ils se résignent et courbent l'échine, travaillent à la petite semaine, gagnant à peine de quoi vivre. Nous aussi. La petite et moyenne industrie n'investit plus. Elle survit, sans plus. La grande, la nationalisée, accuse des déficits énormes qu'elle tente de combler en puisant dans

la poche des « patrons » et dans la nôtre. Les débats sont houleux, bien loin du climat évoqué par les journaux des différents partis.

Pendant le déjeuner revient la sempiternelle question que la France n'arrête pas de se poser : « *Où en sommes-nous* ?* » Attaques et répliques se succèdent, entrecoupées par des cuillerées de soupe réchauffée dans la gamelle et des bouchées de pain précieux. Louis bondit :

– Un blaireau, un bon blaireau, coûte quinze cents francs et la dernière Citroën, cent cinquante mille. Ça veut dire qu'une voiture représente la valeur de mille blaireaux, soit quelques kilos de soies, de bois et de colle. *Merde ! Voilà où nous en sommes* !*

Maurice, le visage congestionné, voudrait nationaliser la production des blaireaux.

– Un blaireau coûterait alors plus cher qu'une voiture, ricane le patron, taquin, derrière son comptoir.

Je ne dis rien.

– *Et toi André, toi qui es intelligent, qu'en dis-tu* ?* m'interpelle Louis.

– Je sais juste que je n'ai jamais eu de quoi m'acheter une voiture, mais toujours de quoi m'acheter un blaireau. Tandis qu'aujourd'hui, même les blaireaux sont trop chers pour moi.

Hilarité générale. J'ignore s'ils rient de ma boutade ou de ce monde qu'ils perçoivent avec une force accrue comme une sphère de mensonge. Louis asticote Maurice :

– *Écoute, ferme-la* !* Dis-moi donc la différence qu'il y a entre toi et un imbécile de curé qui me promet le paradis après ma mort si je suis *sage** !

Beaucoup de choses peuvent encore se produire entre ce peuple et ceux qui croient le représenter. *Spiritus gallicus fiat ubi vult¹.*

Mercredi

Aujourd'hui, pendant que je réparais une dernière bricole sur sa bicyclette, une cliente, une jeune demoiselle de la zone protégée, m'a confié être fiancée. « Il » est en province, mais *maman** leur a interdit de correspondre. Pas de lettres ! Bien sûr,

1. En latin : L'esprit gaulois se manifeste où il veut.

parce que, au cas où quelque chose « clocherait », les lettres... *Enfin, c'est plus prudent**. Cette petite conversation a le parfum des fleurs artificielles qui trônent sur les cheminées !

Du soleil dans le bistrot. Bien-être printanier. Les premières mouches se soulent avec la bière répandue sur le zinc et la chatte attend des petits, comme toutes les chattes de Paris en ce moment. Elle affiche toutefois sa grossesse avec moins d'ostentation que les Françaises, dont le ventre, pendant cette période, joue le rôle d'un chasse-neige fixé à l'avant d'une locomotive : elles repoussent la foule avec, pour obtenir une place dans le métro ou la *priorité** dans les queues devant les boulangeries. Nous mangeons des huîtres (la saison est bientôt terminée), et tous aspirent l'eau des coquilles avec style. Un vieil homme malicieux, de passage, déjeune là aussi. Équipé d'un seau d'eau et d'un long balai-brosse, il nettoie les plaques des noms de rues. Vous parlez d'un métier ! Il a démarré avec de Gaulle en disant que le *général** allait *enfin** mettre de l'ordre en France. Maurice lui est aussitôt tombé dessus :

– Ton de Gaulle est un imbécile. *T'as lu son dernier discours** ? (Maurice a découvert dans ce discours une chose qui a échappé même à *L'Humanité*, qui a échappé à tout le monde.) Ton de Gaulle a déclaré que tous ceux qui travaillent en usine vont avoir droit à une participation aux bénéfiques comme aux pertes. *En honnêtes actionnaires ! Eh ben**, un ouvrier n'acceptera jamais une chose pareille. Il acceptera d'avoir une part aux bénéfiques, *ça oui** ! Mais les pertes de l'entreprise ne sont jamais de la faute de l'ouvrier, tu m'entends ? Jamais ! Aucun ouvrier ne peut être responsable des pertes. *Il est fou, ton général** !

Comme le patron du bistrot est gaulliste, la discussion s'échauffe. Des lambeaux de phrases :

– Une dictature ? La dictature n'est possible que dans les pays où il n'y a que deux ou trois couches sociales. En France, il y en a au moins douze. Aucune dictature n'est possible chez nous.

J'écoute et j'emmagasine leurs propos goulûment.

– De Gaulle a fait une bêtise. On était tous mécontents du gouvernement, mais comme on se l'était choisi nous-mêmes, c'était dur de trouver un bouc émissaire. Maintenant, c'est lui qui va l'être.

– Quoi ? Douze classes sociales ? Ne vous en faites pas ! On saura s'en débarrasser et faire en sorte qu'il n'en reste qu'une.

Cette passion (corrigée en fonction des tempéraments), cette hostilité entre des gens qui se voient tous les jours au travail ou ailleurs montrent très clairement que le combat qui mine la France ne tourne pas autour des colonies, des gens, du nombre de voix aux élections et des esprits raisonnables, mais bien autour des âmes. Ou peut-être même juste pour satisfaire des instincts d'animaux affamés et inquiets. Voilà pourquoi ce combat est partout si violent et les divisions entre les gens sont si radicales. Une telle atmosphère est susceptible d'engendrer le retour de la terreur, des exécutions et des camps ; les Français semblent résignés à leur possible résurgence. Si tout cela revenait, ce ne serait pas le résultat d'un accès de désespoir ni de *la grande peur** qui étreint actuellement la France du haut en bas. Non. Ce serait juste un chèque en blanc qui autoriserait des horreurs, un chèque garanti depuis longtemps par la psychologie collective. Ce gage intime, terrible, est larvé dans l'âme, dans le subconscient de chaque Français – ou presque –, quelles que soient ses opinions. Il n'existe aucune morale supérieure, ils n'ont que la morale du parti auquel ils appartiennent. La France, même la France, semble avoir perdu, pendant la guerre et depuis la guerre, ce qui était son plus grand trésor : la morale de la liberté.

Jeudi

J'ai entraîné René déjeuner au Trocadéro. Le vin rouge est désormais en vente libre et la bouteille de *pinard** coûte quatre-vingts francs. Nous avons acheté du vin, du pain et du saucisson. Il y a du soleil et Paris est baigné de Technicolor. Assis sur des marches, on mange et on boit puis on fume au soleil, au milieu du bruit métallique incessant que font les patins à roulettes des enfants en train de se poursuivre. Une piste formidable ! Des Alpes pour patineurs ! Ils descendent sur le large parapet des escaliers et effectuent un saut brutal au bout comme s'il s'agissait d'un tremplin. À peine sentent-ils nos regards se poser sur eux qu'ils se donnent en spectacle. Un garçon gracieux, pauvrement vêtu, exécute tout un enchaînement de figures avec habileté et souplesse. Je le hèle :

– *Dis donc**, tu peux me prêter tes patins ? J’aimerais bien essayer.

Hésitant, il me regarde avec un sourire incrédule.

– Allez, prête-les-moi ! Si tu me les prêtes, je te donnerai un ticket de pain de trois cent cinquante grammes.

Sans plus d’hésitation, il ôte ses patins. Nous débloquons les vis pour les allonger, mais ils demeurent quand même trop courts. René et la marmaille observent la scène avec intérêt. Je me lance courageusement et... Horreur ! Chacun de mes pieds part de son côté, impossible de l’arracher du sol ! Je termine par le grand écart classique !

– *Vous êtes trop vieux pour ça**, constate le garçon sans pitié.

*Trop vieux** ? Mais quand diantre ma jeunesse s’est-elle envolée ?

– *Sans doute, mon vieux**, lui dis-je tout bas en détachant les patins, penaud.

Nous retournons à la boîte. Un feu rouge. À côté de moi, une Buick rutilante fait une révérence avec son avant chromé puis s’immobilise ; elle n’agit plus que la moustache de son antenne. À l’intérieur, dans un décor de verre, de tissu, de chrome et de bois verni, une jolie femme est assise jambes croisées, la robe remontée au-dessus des genoux. Elle me fait penser aux orchidées mauve pâle de chez Lachaume présentées dans un écrin de soie. Je lui souris. Elle détourne la tête avec un air hautain. Est-ce à cause de mon pantalon, dont les genoux sont aussi fins que de la gaze à pansement ? Ou serait-ce que tu as l’impression que je te lorgne avec la même convoitise qu’un enfant louchant sur une tartine de pain beurré, comme disent les Goncourt ? Non, ma petite dame, je ne suis pas jaloux. Peut-être aimerais-je juste pouvoir offrir une paire de tes bas Nylon à la femme que j’aime. À part ça, je suis heureux. Oui ! Tu ne me croirais sans doute pas. On appelle menteur quiconque se dit heureux, et le bonheur ici bas, conjugué au présent serait presque une insulte lancée au monde entier. Si tel est le cas, alors je t’offense de tout mon bonheur, d’une façon terrible et impardonnable. Le feu passe au vert, la Buick émet un grognement discret puis bondit en avant sans un bruit.

Paris est tout printanier. À l’heure où je rentre chez moi, à la tombée du jour, il fait chaud et doux. Sur les

Champs-Élysées, de la circulation. Deux files ininterrompues de voitures se croisent telle une courroie de transmission qui relierait ces deux grandes roues motrices de la ville que sont l'Étoile et la Concorde. Les cinémas scintillent : Fred Astaire, Greta Garbo, Barbara Stanwyck, Joan Crawford, Dolores del Rio... J'ai envie de leur dire, à la manière du garçon du Trocadéro : « *Vous êtes trop vieux pour ça**. » Aujourd'hui, leurs noms n'attirent plus, sauf éventuellement comme un souvenir. Il n'empêche que Disney a sacrément lancé Bach et Beethoven ! J'ai entendu l'éloge suivant : « *C'est tout à fait potable, cette Symphonie pastorale**. » Beethoven a-t-il jamais rêvé d'être *potable** ? Un crissement de pneus, un coup de frein brusque, et je me retrouve avec un pare-chocs argenté tout contre ma jambe. Un homme impeccable passe la tête à sa portière et, dans le français châtié des sanglots de Mauriac dans *Le Figaro*, me reproche ma désinvolture :

– *Voyons donc, mon ami, c'est extrêmement imprudent de foncer comme cela (c'est la faute de Disney) dans la cohue des voitures**.

J'adore ce genre de messieurs. Je l'écoute d'un air grave, le cou tendu avec distinction dans mon col trempé de sueur, puis, sur le même ton raffiné, je lui lance :

– *Que Sa Majesté m'excuse** ! Salut !

L'ombre de l'obélisque va bientôt aller se promener aux Tuileries.

– As-tu acheté du pain en chemin ? J'ai fait la queue une heure pour rien. Je n'ai même pas eu de numéro pour demain.

– Non, figure-toi que j'ai perdu... Enfin... J'ai déjeuné au Trocadéro et il y avait des garçons qui faisaient du patin, alors... tu comprends ?

Elle comprend. Ses yeux noirs rient.

Vendredi

Le printemps est bel et bien là : la boulangère a déjà installé dans sa vitrine son bocal rempli d'eau dans lequel nage un têtard solitaire. Une virgule vivante. La patronne m'a dit, ainsi qu'elle le répète chaque année, qu'elle aime bien *quand ça bouge**, ça l'amuse. Si j'étais aussi gros qu'elle, moi aussi, ça m'amuserait. Elle ne peut pas bouger, alors elle regarde bouger.

Ce soir, discussion avec le fils de C., un jeune étudiant catholique engagé. Son catholicisme est si pur, si spirituel, si intellectuel et si abstrait, qu'il n'y a qu'un pas entre lui et la spiritualité propre aux athées. Dans cette variante du catholicisme français (il y en a d'autres, heureusement), Dieu est déjà presque absent ; en tout cas, l'homme de chair et de sang. C'est un catholicisme sublimé à son propre usage, qui y tient lieu de Dieu et accepte tout au nom de la renaissance de l'esprit catholique. C'est le catholicisme des impuissants d'ici-bas. Existe-t-il une grande distinction entre le matérialisme ascétique et le spiritisme ? Je ne pense pas. Dans l'un comme dans l'autre, la pensée s'élève contre le corps, le cœur et le sang chaud.

– *Écoute** ! Tu ne trouves pas que l'athéisme, sous sa forme actuelle, n'a plus rien à voir avec la négation de l'existence de Dieu ? Que cet athéisme-là a vécu, qu'il est passé de mode ? C'était l'athéisme du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. L'athéisme de maintenant est la simple négation de l'existence de l'homme dans l'unique personne divine.

– *Oui, mais**...

Quelle dialectique ! Un vrai bonheur ! Il me semble que, par comparaison, je suis... oui, c'est cela, je suis comme le têtard, le décérébré du bocal de la boulangère. *Ça bouge et c'est tout**. Je me sens mal et j'ai envie de vomir avec mon dit bon sens. Cette réaction pèse impitoyablement sur nos discussions. Que ton *École normale** te protège, mon garçon ! Je ne l'écoutais pas. Je regardais nos anémones.

Samedi

Aujourd'hui, j'ai interrogé un jeune homme des beaux quartiers, auquel je remettais son vélo, sur l'existentialisme. Ce genre de conversation permet d'apprendre des choses parfois intéressantes. Le garçon m'a raconté avoir été en captivité en Allemagne dans le même camp que Sartre, à qui ses codétenus devaient ôter sa chemise sale presque de force pour le contraindre à changer de linge. Sartre devenait crasseux.

– *Voilà l'existentialisme**, a commenté le jeune en m'offrant une Morris.

Actuellement, il est dur de trouver des cigarettes américaines.

– *Oui*, lui ai-je répondu, *et vous savez**, tout cela pris ensemble ressemble à un simple marché noir de la pensée. Ce marché-là aussi connaît la disette. Les gens achètent l'existentialisme de Sartre comme vous vos Morris qui, du fait de leur pénurie, acquièrent une valeur absurde.

Le garçon parti, tout en m'occupant du réglage d'un frein (un travail propice à la réflexion et même à l'inaction : le samedi, comme ça me dit), j'ai médité sur la surenchère monstrueuse de l'utilité de tout – aussi bien d'une ampoule et d'une aiguille de machine à coudre que de la pensée –, une utilité qui nous tue. Quand l'utilité marginale d'une ampoule rejoint celle de la pensée ou, pire, qu'une ampoule a une utilité supérieure, c'est que les choses ne vont pas bien. On achète alors n'importe quelles pensées. Sans compter que cela peut également conduire à une philosophie de l'ampoule ou directement à une philosophie de la Voie lactée, inhumaine l'une comme l'autre.

Pendant la pause du déjeuner, je vais prendre un bain de soleil au bois de Boulogne. Hier, je me suis entaillé le bout d'un doigt avec un câble, ça s'est infecté et il commence à me lancer. Tant mieux ! Je ne vais rien pouvoir faire sauf aller jusqu'à la Bastille avec la remorque porter les cadres de vélos à chromer et à peindre. Je vais « aller passer le printemps à Paris » tous les jours. Traîner en ville, contempler les vitrines et les photos à l'entrée des cinémas.

Les marronniers sont à peine en fleur qu'ils perdent déjà leurs pétales. Cette neige printanière couvre la chaussée de plaques rosées balayées par le vent et par les voitures.

Le fils d'une bonne amie, un gamin de six ans, a tellement entendu parler des difficultés à trouver du pain que tout à coup, de lui-même, il a enrichi son Notre-Père du soir : « Donnez-nous aujourd'hui nos deux cent cinquante grammes de pain de ce jour. » Ah ! Si Dieu pouvait l'entendre ! Bientôt, cette prière sera plus importante que le « Pardonnez-nous nos offenses ». Vu l'ambiance, mieux vaut baisser la voix au moment de dire « Que votre règne vienne », car cette phrase fleure le gaullisme...

Dimanche

Nous nous réveillons au son de l'accordéon qui s'échappe de toutes les fenêtres alentour. Suivent la rituelle *Deuxième*

Rhapsodie et le *Boléro* de Ravel. Après, un appel du patron pour me demander gentiment si je n'irais pas travailler ce lundi. J'ai le doigt « ouvert », certes, mais grâce à ce boulot, on pourra partir camper quelque part au bord de la mer. Cette année, la *fermeture annuelle** aura lieu en juillet, m'a dit le patron.

L'après-midi. Flânerie au soleil sur les Grands Boulevards. Un vieux violoniste joue un morceau qu'il devrait intituler « *Merci** » car il l'interrompt par ce mot à chaque franc lancé dans son chapeau. Sur les vitrines, des annonces : « Réduction de 10 % ». Apparemment. Combien de temps la dose d'opium injectée par Blum va-t-elle continuer d'agir ? Il s'agissait moins de faire baisser les prix que de stopper la hausse. Pour l'heure, c'est presque un succès. Parallélépipède austère des colonnes de la Madeleine. Dans la superbe vitrine d'Hermès, rue Saint-Honoré, volettent de vrais oiseaux dont la vitalité donne du relief aux objets exposés. Les chapeaux de dames sont de véritables jardins, il n'y manque que la pancarte « Prière de ne pas marcher sur les pelouses ». Un ballet de taches multicolores dans le parc en bas des Champs-Élysées crée un tableau vivant de Renoir. Adorable bouquet d'enfants sur un tas de sable jaune. Un mulâtre assis sur un siège bas écoute un poste à transistors posé à côté de lui. Les terrasses de cafés sont comblées ; belles robes et beaux costumes ainsi que d'horribles vieilles peaux jouant les jeunettes. Entre la rue Marbeuf et l'Étoile, c'est la cohue. L'avenue Foch reluit, lustrée par des centaines de milliers de pneus de voitures. Ombre fraîche du bois de Boulogne. Dans une allée latérale, une voiture stationnée : au volant, un minuscule vieillard chenu avec une fille splendide à ses côtés. Elle pose une jambe sur les genoux de l'homme, l'étreint puis se plaque contre lui avant de coller sa bouche sur la sienne. Un souvenir : le boa qui promenait sa langue sur un lapin à l'Aquarium de Berlin. « *Mais elle va le manger** ! » s'exclame un passant. C'est sûr : d'ici quelques mois, elle les aura avalés, lui, sa voiture et son compte en banque. On vend des noix de coco à bord d'une camionnette. Des gens en achètent, les scalpent puis boivent le lait et mangent la chair sur place. Le sol alentour est jonché de bourre fibreuse et d'écorces. Rires et chansons, brouhaha. La nuit tombe et je retrouve l'Étoile, maintenant au clair de lune.

Je descends les Champs faiblement éclairés et je m'interroge sur cette impression de vacuité que l'on ressent *malgré tout**, alors même qu'en apparence, la France n'a rien perdu de son charme. Grâce à un secret connu d'elle seule, elle est parvenue à renouer avec « avant » sur un très grand nombre de points, elle est redevenue excitante et attirante. Qu'est donc ce qui en a disparu et qu'on ne retrouve pas ? Cette sensation de vacuité est commune à tous ceux qui la revoient après une longue séparation. Qui a dit qu'il est impossible de discuter avec un Français si l'on ne partage pas ses convictions fondamentales ? Je discute beaucoup avec des Français et je m'aperçois que la France n'a plus les convictions fondamentales dont elle a nourri l'Europe entière pendant tant de siècles. On ne les croise plus dans la rue, on ne les voit plus dans la foule, dans les théâtres ni dans les livres. Ni non plus dans les yeux des Français ou dans les conversations qu'on peut avoir avec eux. N'est-ce pas là la raison profonde de cette impression ?

L'une de ces convictions, sans doute la plus fondamentale, c'était LA FRANCE, sa foi en elle-même. L'Europe était son miroir. À présent, la France ne voit plus son reflet nulle part. Elle cherche l'Europe, l'Europe la cherche, sans qu'elles parviennent à se retrouver. Elles se pourchassent l'une l'autre autour d'une colonne Morris couverte de réclames qui leur sont étrangères, écrites dans des langues qu'elles ne comprennent pas.

Nowiny Literackie, 1947, n° 10

Lettre du Pays basque

À Paris, la température avoisinait les quarante degrés à l'ombre. Dans certaines rues, c'était un véritable dégel : le goudron fondait et se transformait en boue. Dans d'autres, les pavés de bois, desséchés, se descellaient et cliquetaient sous les roues ; on aurait pu construire des châteaux de cubes avec. Les dalles des trottoirs brûlaient à travers les semelles. Paris soupirait « quelle chaleur ! » du matin au soir et buvait. Quand je voyais des gens un verre rempli de glaçons à la main, je savais sans me tromper qu'ils ne faisaient pas que boire : ils prenaient aussi un bain. J'imaginai alors un verre énorme et de minuscules bonshommes en train d'en escalader la paroi jusqu'à l'arête, comme on grimperait au sommet d'une grosse barrique. Chacun se hissait à la force des bras, passait les jambes par-dessus le bord et, plouf ! il descendait son verre d'un trait, puis payait et s'en allait en gardant un glaçon dans la bouche. Jusqu'au coin de la rue suivante. De temps à autre, le ciel bleu pâle fuligineux vous lâchait une goutte sur la main. Serait-ce de la pluie ? Las ! C'était sans doute que même le ciel transpirait. Les arbres jaunissaient.

Après de laborieuses avancées et reculades nocturnes à la Chambre des députés, la grève des fonctionnaires a été étouffée par un tour de passe-passe comptable budgétaire que les journaux ont conspué dès le lendemain. Il n'y avait que la

presse à n'avoir pas totalement perdu sa capacité de réaction. Au citoyen, tout était égal ; chacun ne pensait plus qu'à la manière dont il pourrait fuir la ville, qui battait tous ses records de production de chaleur depuis on ne sait combien d'années. Même les concierges s'étaient tues et avaient arrêté de philosopher, ce qui est également à ranger parmi les événements rarissimes. Personne n'aurait été en état de travailler vraiment. Le jour, on n'émergeait de sa torpeur que devant un verre ; la nuit, il était difficile de dormir. Dames et messieurs avaient troqué leur tenue normale contre un short, et dans les rues le côté au soleil était déserté. Quant au Midi, bah ! même à Dakar, il faisait plus frais, paraît-il : dix bons degrés de moins.

Une fois installé dans le train, je m'étais plongé dans les journaux. Il devenait indécent de m'intéresser uniquement au fait que la chaleur torride qui régnait à Paris pendant ce mois de juillet avait dépassé les... La canicule continuait, mais la perspective de la quitter était déjà rafraîchissante. Mes idées se remettaient peu à peu en place, reliaient l'avant et l'après. L'atmosphère de vacances permettait de dissimuler certaines choses, cela ne faisait aucun doute, même si les chiffres qui se murmuraient, lâchés çà et là avec réticence, étaient étouffés par des commentaires favorables. À la manière d'un chien qui se gratte l'oreille, je me suis mis à titiller spontanément mes pensées avec ma patte de derrière. La France est un pays toujours inquiétant et, en définitive, extrêmement intéressant. Elle a un petit air de « pâte levée internationale » : on n'arrête pas de soulever le linge qui la recouvre pour voir si elle monte. La merveilleuse levure française a-t-elle gardé au moins dans son pays les propriétés dont elle a perdu une si grande part ailleurs ? Serait-ce un échec ? Vaut-il toujours la peine de l'utiliser pour fabriquer son propre gâteau ? S'il s'agit de la levure, dans l'ensemble tout le monde s'accorde à dire que la France n'en manque pas, mais que son gâteau, lui, est raté. Dans mon compartiment de chemin de fer, moi aussi j'ai furtivement soulevé le torchon. On pouvait penser que pendant ces grosses chaleurs de juillet, le gouvernement expérimentait pour la énième fois ce remède bien connu qu'est la psychologie. Las, en deçà d'un certain seuil financier, la bonne humeur disparaît. Haut les cœurs ! On se souvient de l'énergie que le maréchal Bugeaud dut déployer pour convaincre le gouvernement que les batailles

ne se gagnaient pas uniquement avec la *Marseillaise*... Ce préjugé, comme beaucoup d'autres, perdure aujourd'hui. Dans la grande bataille économique, on appliquait une vieille recette. Bugeaud, le conquérant d'Alger... Alger, les grèves, les hausses de salaire, l'augmentation des taux d'intérêt signalée en tout petits caractères dans un coin. Et les prix ? Je les ai sentis passer lors de l'achat de mon billet pour Biarritz : il ne coûtait plus mille soixante francs mais mille cinq cents. Et j'ai continué à les sentir passer après. En attendant, je n'avais pas plus envie de résoudre ces questions que les mots croisés en dernière page de mon hebdomadaire. J'y ai jeté un coup d'œil, j'ai essayé les solutions les plus faciles – juste comme ça, pour rire. C'étaient les vacances. Je quittais la fournaise parisienne pareil à un lingot d'acier en fusion. Dans le train, tout le monde refroidissait. Enfin.

La gare de Biarritz m'a donné l'impression d'un jardin d'Éden. Des palmiers et des arbres sous une verrière. Comme on était en juillet, il y avait encore assez peu de monde. J'ai attendu sur un banc que les derniers voyageurs soient partis. Un vieux porteur, après s'être épongé le front, est venu s'asseoir à côté de moi.

– Vous êtes fatigué, lui ai-je fait.

– Moi, je suis toujours fatigué. Je suis fatigué de naissance, m'a-t-il répliqué avec un rire qui masquait autre chose de moins drôle.

Peut-être n'était-ce qu'une impression. Pourtant, sur le moment, j'ai été bêtement tenté de multiplier sa réponse par des millions en France... Petit titillement de ma patte de derrière : je m'en méfie. Le matin, les rues étaient silencieuses ; on sentait partout de la fraîcheur, une fraîcheur revigorante qui venait de la mer et des tamaris chevelus. Ces arbustes la conservent toute la journée, leurs petits rameaux pennés absorbent en permanence les gouttelettes de brume et les embruns. Au-delà du phare, une grande plage que bordait une étendue d'herbe. De petites sources sourdaient des parois rocheuses. Plusieurs tentes étaient déjà installées. J'ai planté la mienne – et c'est tout.

Il m'a fallu plusieurs jours pour m'adapter à cette vie sans horaires, où seules les marées rythmaient le temps. Des fleurs blanches odorantes ressemblant à des tubéreuses poussent sur

les dunes. Des colonies entières d'œilletts sauvages minuscules et odoriférants s'étendent à leur pied. J'ai arrangé un petit parterre devant notre tente. Les fleurs blanches, dont personne n'a su me dire le nom, ont très bien pris, de même que les minuscules escargots accrochés à leurs feuilles. Passé les premiers jours de somnolence et une fois l'intendance normalisée, j'ai fermé la tente et suis parti en ville.

Les magasins ne manquent de rien. On y trouve en particulier beaucoup d'oranges, de citrons et de chocolat espagnol.

– C'est de la contrebande, m'a dit tranquillement une épicière.

Les magasins les vendent officiellement. J'ai appris à cette occasion que le vin rouge que j'achète en vente libre comme étant du vin français à soixante-quinze francs le litre est du vin espagnol.

– En Espagne, on le paie trente-cinq francs ; tout le long de la frontière, on boit du vin rouge espagnol, m'a encore expliqué la marchande. Et vous voulez peut-être du riz ? Quatre cent cinquante francs le kilo, de la meilleure qualité.

Cela m'a fait penser au pain. En tant que personne de passage, j'ai dû aller à la mairie obtenir une autorisation spéciale pour acheter du pain dans la boulangerie indiquée. Ils ont fait un peu la grimace en apprenant que je serais là tout un mois... À Paris, ce sont les lettres non barrées qui comptent ; sur la carte de pain d'ici, c'est l'inverse.

– Demandez tout de suite à vos amis de Paris de vous envoyer leurs lettres barrées. Là-bas, elles ne leur serviront à rien, et vous, vous aurez plus de pain, me conseillait la boulangère.

– Mais dans ce cas, j'en aurai plus que les autres, ai-je commencé d'une voix timide et... faussement honnête.

Elle m'a jeté un drôle de regard et est devenue aussitôt méfiante. Dès lors, elle s'est montrée très *stricté** :

– Deux personnes, un pain, onze cinquante, récita-t-elle d'une voix froide.

Vers la fin de juillet, on a senti la hausse des prix. On la sentait de façon floue, comme une poussée de fièvre. On ne dépassait pas encore le budget quotidien fixé avant le départ, mais... les fruits ne baissaient pas et « s'empiffrer » de pêches, de raisin et de melons restait un rêve de Parisiens. J'en ai parlé avec le voisin qui m'avait appris à pêcher le poulpe à marée

descendante. La pêche de quelques gros poulpes – une bonne pêche – nous permettait d'économiser l'argent de la viande. Au début, après avoir plongé sous les rochers, je devais me faire violence pour attaquer et attraper ces « monstres » dont les longs tentacules se collaient à mes bras et à ma poitrine, mais le prix du bifteck national avait vite su me pousser à tous les sacrifices.

– Allez en Espagne et vous vous rapporterez des oranges, m'a dit mon voisin après m'avoir écouté. Pourquoi payer nos pêches ou notre raisin soixante francs le kilo alors que là-bas, les oranges sont à quarante ?

Il m'a montré la route sur la carte.

– Près de Dancharia, même un aveugle franchirait la frontière, a-t-il ajouté pour m'encourager.

Il n'avait pas exagéré. Deux jours plus tard, je méditais sans savoir s'il fallait qualifier cet acte de résistance active ou de résistance passive. Vautré sous ma tente au milieu des oranges. Du reste, on n'en manquait pas non plus sous les autres. Jusqu'à la fin de notre séjour, nous n'avons plus mangé que des oranges ; nous n'avons pas dépensé un sou pour les fruits du coin. Nous rapportions aussi d'Espagne de grandes bouteilles de vin et un peu de chocolat pour nos balades.

Je partais à l'aube à bicyclette avec ma femme. La tente « fermée » (fermeture Éclair tirée), les casseroles rassemblées autour du foyer, quelques bricoles glissées sous l'auvent. Je savais qu'à notre retour, sûrement après la tombée de la nuit, je retrouverais tout à sa place, à l'extérieur comme à l'intérieur de la tente. Y compris mon appareil photo, que je ne souhaitais pas emporter « à l'étranger » et laissais posé sur ma valise. Revenu, je méditais en dévorant des fruits juteux. J'en voulais personnellement à la France de me voir pratiquement obligé de faire ces expéditions au lieu de m'amuser. J'aime ce pays pour cette tente abandonnée dont rien ne disparaissait alors que tout le monde alentour savait que je m'absentais pour la journée entière. J'éprouve du respect pour les parents de ces enfants qui ne jetaient pas de cailloux sur la toile tendue de ma tente, du haut des rochers au-dessus de nous. J'apprécie les bonnes manières de ces gens qui, à leur arrivée, venaient me demander si cela ne me dérangeait pas qu'ils plantent leur tente à vingt mètres de la nôtre et, après, se montraient

discrets. Le dernier à m'avoir posé la question était un garçon du café *Biard*, près de la gare Saint-Lazare, à Paris. Avant lui, elle m'avait été posée par un ouvrier venu, avec sa femme et sa fille, de Colombes, une ville de la banlieue parisienne. Je discutais avec eux dans la journée et pendant les nuits tièdes, autour du feu, à ces heures où la sincérité est presque totale, mais dès que la conversation déviait sur des sujets dont les échos dominaient tous les jours la rumeur lénifiante de la mer, cela les plongeait dans le trouble. Ils ne se reconnaissaient pas de responsabilités et, au fond, ils souhaitaient en rejeter tout le poids sur les autres. En même temps, ils refusaient de comprendre que le véritable danger, ce n'est pas la pénurie de pain ou les difficultés, mais leurs répercussions. Un jour, dans un avenir indéterminé, quand je regagnerai ma tente, elle aura peut-être disparu. La première chose à disparaître sera sans doute mon appareil photo, puis viendra le tour de la tente et, pour finir, peut-être celui de nos casseroles noircies. Les choses évoluent vite. J'avais une nouvelle fois envie de multiplier leur réaction par des millions et je pensais au porteur. Les Français sont-ils fatigués à ce point ? Ne sentent-ils pas que leur véritable culture se trouve exposée à un grand danger ? Une fois rompu le fil ténu de la morale, que la prospérité ne consolide plus, le retour aux tentes « fermées » sera très difficile. Pendant ces vacances, j'ai constaté une fois de plus que leur véritable culture, ce ne sont pas leurs dizaines et leurs centaines de journaux, leurs excellents articles et les élans de la pensée française éternelle, mais d'abord et avant tout ma tente laissée seule, abandonnée à l'aube EN TOUTE CONFIANCE. Le reste peut survivre longtemps, il peut même en jaillir une flamme encore plus belle. Mais moi, j'aurai PEUR de partir à l'aube... Que dira-t-on alors ? Pourra-t-on vraiment parler de culture ? Apparus avec acuité sous le soleil basque, cette rancune, des griefs, même, empreints de colère, ne m'ont plus quitté par la suite, dans les Pyrénées, sur la Riviera et dans le froid des glaciers alpins. Une colère qui était causée par la légèreté des Français, par leur manière insouciant et paresseuse de miser leurs plus gros trésors dans une partie réellement indigne d'un tel enjeu.

Aller en Espagne était très simple et amusant. Nous arrivions par des routes champêtres dans la vallée de la Nivelle.

À l'horizon, les montagnes ; au-dessous, de magnifiques forêts de chênes. Le silence de midi était à peine troublé par le bruit des glands heurtant les branches dans leur chute. Impossible de s'égarer. L'itinéraire était tracé par des peaux d'orange, tels de petits fanions. Vélos, motocyclettes, voitures circulaient dans les deux sens sur cette voie d'agrumes. Ceux qui revenaient de Dancharia transportaient des sacs de fruits, des bonbonnes ou des outres en peau de chèvre pansues, remplies de vin. Les contrebandiers professionnels se mêlaient aux touristes contrebandiers. Repérables à leurs gestes de félin, ils marchaient dans les buissons envahis de moineaux. Par habitude. Car la patrouille de douaniers français en faction dans un tournant de la forêt fermait les yeux. Un ami à qui je racontais cela m'a dit en riant que puisque le monde d'aujourd'hui n'oscille plus qu'entre hypocrisie et cruauté, à choisir, il vaut sans doute mieux s'accommoder de l'hypocrisie. Qu'ils jouent les aveugles plutôt que de tuer ! Mieux vaut Charybde que Scylla, certes, mais on oublie trop souvent Charybde. C'est cela qui est détestable.

Une ferme proche de la frontière avait un garage spécial. Après nous avoir fait payer dix francs par vélo pour les y laisser, le patron nous a montré un sentier qui traversait son jardin. Son garage lui rapporte certainement plus que l'ensemble de son exploitation. J'ai compté plus de trente vélos, et il y avait encore des motocyclettes et deux voitures dans la cour. Devant nous, toute une petite famille courait sur le sentier des contrebandiers. Juste de l'autre côté de la frontière, se trouvait une *venta*¹ ; la moitié de la salle débordait d'oranges et de marchandises de toutes sortes. Une grosse transaction devait se dérouler au premier étage, car des gens n'arrêtaient pas de monter et de descendre en courant, tous énervés. Par la fenêtre, on apercevait des douaniers espagnols en uniforme *feldgrau*. Sur le chemin du retour, la respectable petite famille ressemblait à une caravane de chameaux de bât. Nous aussi. Le passage de la frontière est l'une des distractions offertes aux vacanciers.

Au début d'août, l'endroit s'est peuplé. De minuscules tentes de couleur brique ou jaune poussaient près de la mienne

1. En espagnol : auberge de montagne.